

Culte d'ordination Prédication

*Église protestante du Neudorf, Strasbourg
17 septembre 2006*

Gérard SIEGWALT

Lectures bibliques : Éphésiens 2, 19-22 ; Jean 15, 9-17 et Genèse 4, 26b.

Chèr-es ami-es (puisse ce culte être un temps de respiration pour chacun-e d'entre vous !)
[...]

« *C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ».

Qu'est-ce que ce verset qui, d'ailleurs, dans le contexte du chapitre dans lequel il apparaît (nous l'évoquerons encore) est comme une pierre erratique, qu'est-ce que cette affirmation vient faire ici, aujourd'hui, en cette célébration d'ordination ? Je vous l'ai dit lorsque nous nous sommes rencontrés il y a une quinzaine de jours : les deux lectures du Nouveau Testament que vous avez vous-mêmes choisies (nous les avons entendues) sont remarquablement pertinentes pour l'occasion qui nous réunit. Ne sont-elles pas suffisantes ?

L'épître, *Éphésiens 2*, parle de l'Église, et de la construction de l'Église : c'est un texte d'envoi, à partir de l'Église et en vue de l'Église, en vue de sa pleine réalisation. Exercer, dans l'Église, à la suite des apôtres et des prophètes – les prophètes, ce sont ceux du Nouveau Testament qui actualisent l'évangile apostolique, l'évangile du Christ –, exercer donc, à leur suite, comme cela est précisé un peu après dans la même épître, le ministère d'évangéliste, ou encore celui de pasteur et docteur (Ép 4, 11), exercer le ministère, comme nous disons, de la prédication de la Parole et de la célébration des sacrements, et cela des manières les plus variées, dans le catéchuménat, aussi dans l'enseignement, dans la cure d'âme ou l'accompagnement spirituel des personnes, dans ce qu'on appelle les casuels et tout centralement, et pour toute la communauté, dans le culte eucharistique, qu'y a-t-il de plus important, de plus nécessaire pour donner une structure à l'Église, une structure qui, bien entendu, n'est pas à elle seule l'Église mais est au service de la continuité de l'Église, de sa croissance, de sa communion ! Le thème de l'épître est : « Construire l'Église », et cela dans la continuité et dans la communion avec toute l'Église du Christ sur terre, cette Église que nous confessons, dans l'unité de toute la chrétienté, comme « l'Église une, sainte, catholique (ou universelle) et apostolique ». Sommes-nous vraiment conscient-es de ce que nous confessons là, et quelle conséquence cela a-t-il sur la conduite même du ministère pastoral et sur la vie de nos communautés ? Vous êtes, avec tous vos frères et sœurs dans ce ministère particulier, et selon les différentes explicitations de ce ministère, vous êtes institué-es, dit toujours l'épître aux Éphésiens, « pour le perfectionnement des saints (c'est-à-dire des baptisé-es) en vue de *leur* ministère » (c'est-à-dire de leur mission, celui du sacerdoce universel, comme disaient nos Réformateurs, donc du sacerdoce commun de tous les chrétiens), et cette mission est précisément, est-il dit encore, « en vue de l'édification » (c'est-à-dire la construction) non pas simplement d'une quelconque – fût-elle prestigieuse – organisation, mais « du corps du Christ » (Ép 4, 12). *Pasteur(e)-missionnaire* dans l'Église, avec elle, et en vue d'elle, en vue de son advenue comme telle, non pas certes pour elle-même mais pour le Christ, de son advenue comme corps du Christ !

Et puis l'évangile, *Jean 15*. Il parle du foyer de l'Église, du lieu du feu, où brûle et est entretenu le feu qui est au cœur de l'Église et sans lequel il n'y a pas d'Église. « Comme le Père m'a aimé, je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jn 15, 9). Pour construire l'Église, il faut vivre dans le Christ, demeurer en lui. Tel est le thème de l'évangile. Pour être missionnaire, il faut être moine. Cela vaut

pour chaque baptisé-e, et cela vaut pour les pasteur-es. Pour être pasteur-missionnaire, il faut être *pasteur-moine, pasteure-moniale*

Quel est donc le secret de la fraîcheur de Jésus, de son courage simple, pour ainsi dire naturel, le secret de son autorité qui est toujours à nouveau relevée dans les évangiles, le secret de son humanité ? Ce sont les 40 jours du désert, où il est allé, « conduit par l'Esprit », est-il dit. Qu'est-ce qu'il est allé faire au désert ? Non, il n'a pas été tenté pendant les 40 jours. Il y a un télescopage dans le texte qui unit l'entrée dans le désert avec ce qui se passe à la fin des 40 jours de désert. Jésus ne va pas au désert pour y rencontrer le diable. Mais il l'y rencontre, et nous le rencontrons aussi ; parlons-en donc.

Rencontrer le diable, c'est rencontrer nos démons. Jésus a rencontré ses démons, et moi je rencontre les miens, et toi les tiens. Rencontrer ses démons, c'est se rencontrer soi-même, toutes les potentialités en nous qui, si elles ne trouvent pas leur Maître, deviennent des potentialités destructrices, démoniaques dans ce sens. Nous sommes des êtres sexués : notre *sexualité*, quelle potentialité merveilleuse, quelle puissance ravageuse, lieu de plaisir et de manque, tour à tour de joie et de souffrance. Jésus aussi a dû apprendre à gérer sa sexualité, comme tout célibataire a à l'apprendre et comme, même si c'est autrement, tout-e marié-e, ou vivant en union avec quelqu'un, doit l'apprendre. Gérer la sexualité, mais plus profondément encore le besoin d'amour et la capacité à l'amour ! Il y a alors la tentation de l'*avoir*, de la possession, de l'argent. Ce n'est pas l'avoir qui est démoniaque ; c'est l'avoir qui devient son propre maître, l'avoir-idole, l'argent-dieu. Ce démon-là est puissant, vorace, et il passe sur des cadavres, sur beaucoup de cadavres, de par le monde, ici et ailleurs, et il passe d'abord sur le cadavre de l'âme, de l'esprit, de ceux et celles qui servent, comme dieu, ce faux-dieu-là. Apprendre à gérer l'avoir, car, comme disait Jean-Frédéric Oberlin, les possédants, ceux qui ont, sont les intendants des pauvres ! Il y a aussi la tentation du *savoir* et du *savoir-faire*. À nouveau, ce n'est pas le savoir ni le savoir-faire qui sont démoniaques – que de magnifiques choses ne leur devons-nous pas dans toute notre civilisation ! – ; ce qui devient démoniaque, c'est la science et la technique lorsqu'elles oublient la question de leur propre sens, de leur sens pour l'humanité et pour la terre. Apprendre à gérer les sciences et les techniques d'une manière responsable vis-à-vis de la terre et vis-à-vis de toute l'humanité ! Et il y a la tentation du *pouvoir*. Chacun-e de nous a un pouvoir, moi aussi maintenant, là devant vous. La question est : est-ce que je suis au service de *mon* pouvoir, ou mon pouvoir est-il au service de – oui, de quoi, de qui ? Est-il au service de Celui qui m'a fait accéder à ce pouvoir comme à un service (un ministère) pour le bien commun et devant qui, après ceux et celles auprès de qui j'exerce ce pouvoir-service, j'en suis comptable ? Le pouvoir, aussi dans l'Église mais pas seulement en elle, devient démoniaque quand il s'emballle comme pouvoir, oubliant de qui et pour quoi (pour le bien commun) il nous est confié. Jésus, au désert, a rencontré ses démons. La tentation, c'est cela. Ce n'est pas pour cela qu'il est allé au désert. Mais *nul ne peut rencontrer Dieu sans se rencontrer soi-même* ; pas d'expérience de Dieu sans expérience de soi et, faut-il ajouter, sans expérience des autres, du monde, également de la nature.

Jésus est allé au désert pour *prier*, pour prier celui qu'il appelle son Père. C'est cela, dans et à travers l'expérience de soi et du réel, le contenu de ces 40 jours. Leur contenu, c'est *la prière*, et c'est *l'étude des saintes Écritures*. Comment, sans cette étude, Jésus aurait-il été à même de discerner les démons, c'est-à-dire le diable, de discerner, par rapport au chemin de mort que ce dernier lui proposait, même si ce chemin était empaqueté dans beaucoup de feux follets, le chemin de la vie, lequel consiste non à vouloir tuer en soi ses démons mais à les placer dans la lumière de Dieu, c'est-à-dire à les nommer l'un après l'autre et chaque fois qu'ils pointent le nez, à les nommer devant Dieu, peut-être, lorsque c'est utile, dans le cadre d'une psychothérapie ou/et d'un accompagnement spirituel. Les démons, lorsqu'ils trouvent leur Maître, deviennent source de créativité. Le désert, lieu de prière et d'étude, on peut dire : de spiritualité et de théologie, car il n'y a pas de saine spiritualité sans labeur théologique, ni de saine théologie sans spiritualité, sans prière. Le secret de Jésus, ce sont ces retraites, ces retraits tout au long de sa vie sur la montagne, à l'écart des foules et également de ses disciples, de ses plus proches, le soir, au commencement d'un jour neuf.

« Je demeure dans son amour », dans l'amour du Père, dit le Christ dans notre évangile. Demeurer dans l'amour, cela se vit concrètement dans le fait de *demeurer*, de demeurer dans le désert de sa chambre (Chouraqi traduit : cellule), comme Jésus le dit dans le sermon sur la montagne. Pour y faire quoi ? Pour y faire exactement ce que lui, Jésus, le Christ, a fait avant nous. Prier, c'est, comme cela

apparaît dans un autre passage de l'évangile de Jean, *contempler le Père*. « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il *voit* faire au Père ; car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement... Car comme le Père relève les morts et les fait vivre, ainsi le Fils fait vivre qui il veut » (Jn 5, 19 et 21). Il n'y a pas, pour la foi, de vie active sans vie contemplative, pas d'engagement actif fécond, vivant et vivifiant, c'est-à-dire qui ne soit pas creux, ne tourne pas à vide, sans ressourcement, sans silence, sans la rencontre avec Dieu, et cela avec mon corps, mon âme (ma psychè), ma raison, mon esprit. Regarder faire le Père, cela suppose de demeurer. Sans demeurer ainsi, on risque de perdre son temps dans l'activité. En demeurant ainsi, dans la contemplation, dans le travail théologique et dans la prière, on fait fond, lorsqu'on est engagé dans l'activité, sur quelque chose, on s'adosse à quelque chose, en dernier ressort à Quelqu'un. Notre activité a toujours le sens de faire vivre. « Comme le Père relève les morts et les fait vivre, ainsi le Fils fait vivre qui il veut ». Ne l'oublions jamais : nous ne sommes pas les exécutant-es du jugement de Dieu, comme certains fanatiques qui ont une représentation perverse de Dieu pensent devoir l'être, mais nous sommes les coopérateurs et coopératrices à son projet de vie. Celui-ci se nourrit en nous, chaque nouveau jour, dans notre retrait à l'écart, qui demande discipline et patience quotidiennes.

*

« *C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ». Oui, qu'est-ce que ce passage de l'Ancien Testament vient faire ici, maintenant ? Tout n'est-il pas dit dans les deux passages si riches de l'épître et de l'évangile et dont nous n'avons fait que pressentir la richesse ? Mais regardons-nous : nous sommes ici entre nous. Tout baigne dans l'huile : église pleine, jeu d'orgue magnifique, nombreuse et belle chorale, chants fervents, des représentants d'autres Églises et les autorités de la ville sont là pour nous témoigner leur amitié (et on en est heureux)... Pauvrette Église ! C'est la fête aujourd'hui, et merci à Dieu pour ce jour ! Mais la réalité a deux facettes. Et puis il n'y a pas que l'Église, et l'Église n'est pas là pour elle-même. *Ce texte de Genèse 4 nous renvoie à toute la terre habitée, à toute l'oikouménè, à toute l'humanité donc*. Les chapitres 1 à 11 du premier livre de la Bible concernent les origines, au sens non pas seulement temporel mais au sens surtout fondamental, les origines au sens des fondements permanents et donc aussi présents du monde et de l'humanité : ils parlent, selon cette vision des choses que la tradition judéo-chrétienne propose à la réflexion critique de toute l'humanité, de ce qui nous porte tous et toutes, de quelque lieu, de quelque culture, de quelque race, de quelque religion, de quelque condition que nous soyons. Ces chapitres parlent de *l'élémentaire* – Albert Schweitzer utilisait déjà l'expression « Das Elementare ». Appelons-le comme nous voulons, mais il y a quelque chose de commun à tous les êtres humains, et il y a, par delà l'humanité, un « *souffle* » qui inspire toute la création, un souffle de vie qui est en lutte contre toutes les forces du chaos présentes également dans le monde, jusque dans la nature. Notre civilisation occidentale triomphante a largement oublié ces fondements, les données élémentaires du vivant et de l'humain. Elle a largement oublié le souffle de vie qui est présent et agissant en tout, aussi en tout être humain – aussi en chacun-e de nous ici –, mais qui est si souvent occulté, obstrué par tant d'obstacles qui nous empêchent de le percevoir et d'être consciemment à son bénéfice : le souffle de vie, le souffle de Dieu, du Dieu créateur et recréateur et qui l'est aujourd'hui, comme il l'était hier et comme il le sera demain.

« *C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ». « *Alors* ». Le chapitre 4 de la Genèse raconte le meurtre d'Abel par son frère Caïn, et puis il évoque l'histoire qui suit, parce que Caïn, est-il dit, « connut sa femme, elle devint enceinte et enfanta » (Gn 4, 17). Est alors décrite la première civilisation : « Lémek prit deux femmes » – tout de suite deux, vous voyez. (Pourquoi parle-t-on si peu de ces choses dans l'Église, pas pour les stigmatiser – ce qui n'aide pas grand monde – mais pour être à l'écoute des personnes concernées et pour les accompagner, elles et leurs proches, pour les aider à vivre, dans leur situation où elles se sont peut-être fourvoyées, du souffle de vie qui existe pour elles aussi, pour chacune d'elles, et pour ainsi trouver le chemin de la vie !). Les enfants sont, l'un, berger du troupeau, l'autre artiste-musicien, un troisième forgeron. La fille est sans profession, encore en attente de reconnaissance sociale (les temps ont quand même un peu changé !). Il y a là, si on élargit un peu, car Caïn lui-même était agriculteur, d'un côté les métiers de l'alimentation, de l'autre côté les métiers de l'art et puis aussi les métiers de l'industrie (et donc des

sciences et des techniques), le métier d'écrivain et tout à la fois de penseur étant incarné par l'auteur lui-même de cette tradition « œcuménique ». Une civilisation, avec ses rapports de force et ses conflits (vous lirez peut-être ce soir chez vous tout ce chapitre et vous verrez combien Lémek est un descendant digne de son ancêtre Caïn). « *C'est alors* », est-il dit à la fin de ce chapitre qui n'est pas banal, « *c'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ». « *Alors* » : les temps n'étaient pas plus glorieux qu'aujourd'hui, aujourd'hui n'est guère plus glorieux que jadis, même si aujourd'hui est aussi autre. Mais l'élémentaire est le même. Le réel est toujours ce qu'il est et comme il est. Ne perdons pas notre énergie à déplorer ce qui est : cela ne contribue pas à donner plus de lumière à ce qui en manque déjà suffisamment. Il y a la cellule pour la plainte, il y a le confessionnal, ou le partage avec le frère ou la sœur à qui nous demandons de nous accompagner. *Dans tout réel quel qu'il soit, il y a un commencement. « C'est alors que l'on commença... »*. La grande révélation de nom du Seigneur ne sera donnée qu'à Moïse ; on peut en lire le récit dans Exode 3. Ce sera encore un commencement. Il y a ici un commencement avant ce grand commencement. Comment attendrions-nous le tout grand commencement, le tout grand commencement de la parousie, l'avènement de ce que Jésus appelle le royaume de Dieu, si nous sommes absent-es aux petits commencement, là où ils ont lieu ?

« *C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ». Comprenons-nous, commençons-nous à comprendre le sens de ce passage en ce jour d'ordination ? « Falsch programmierte Kirche », tel était le titre d'un article paru il y a 20 ou 25 ans : « L'organigramme inapproprié de l'Église », un organigramme qui ne porte pas, ou pas vraiment. Pourquoi donc ? Parce que l'Église serait avant tout préoccupée d'elle-même. Église incurvée sur elle-même, l'Église de l'enclos protecteur et, du coup, réducteur, ramenant tout à elle, à sa compréhension des choses dans l'air étouffant des fenêtres fermées, de l'intérieur de quoi rien ne peut sortir qui ne paraisse soit insignifiant et dérisoire soit arrogant et doctrinaire. L'Église-Narcisse n'a pas d'enfants. Le contraire, L'Église-foire, ce programme-là fait ses preuves aux Kirchentage, aux JMJ, aux grands rassemblements comme chez nous celui des « Deux rives » ou comme EnergJXpro et autres. Ce sont des événements ponctuels, et il y a certainement à les poursuivre, les actualiser, aussi aux niveaux interparoissial, interconfessionnel et, également, interreligieux, dans le sens du partage, du dialogue effectif qui est chose singulièrement exigeante mais nécessaire et aussi, par-delà toutes les frustrations que cela comporte, enrichissante, stimulante, clarifiante et nous rendant, avec nos différences assumées, compagnons et compagnes les un-es des autres sur le chemin de la vie. *L'Église mal programmée, c'est l'Église absente des commencements*. Bienheureux Jean XXIII, qui savait que l'Église doit être présente aux commencements, j'entends les commencements non des modes mais de Dieu, là où ces commencements adviennent, et qui savait qu'ils adviennent dans toute l'humanité de toute l'oïkoumène. Il a fait ouvrir les fenêtres de l'Église, exposant son foyer, le lieu du feu, sans lequel il n'y a pas d'Église, au vent du large, au Dieu qui est toujours le Dieu qui vient, et il en est résulté, pour l'Église romaine et avec des retombées pour les autres Églises, l'*aggiornamento*, la mise à jour de l'Église romaine et sa mise au jour, au jour de Dieu, sa mise dans l'aujourd'hui de Dieu, pas dans le hier de l'intégrisme passéiste ni dans le demain de l'utopisme futuriste mais dans l'aujourd'hui du réalisme de la foi.

« *C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur* ». Ne percevons-nous pas les nouveaux balbutiements du nom de Dieu, de celui que certains exégètes pensent qu'on nommait Yahou, «c'est Lui !» – vraiment un premier balbutiement ! Naissance de Dieu, nouvelle naissance de Dieu, du Dieu vivant, après la mort du Dieu de nos représentations ancrées dans un passé révolu. Naissance de Dieu : où ça, comment ça ? Dans le passage qui précède immédiatement celui de l'épître, Éphésiens 2, il est dit que le mur de séparation entre juifs et païens a été anéanti par le Christ (Ép 2, 13ss). Nous nous souvenons du mur de Berlin. Il y a le mur entre juifs et palestiniens, il y a tant d'autres murs de par le monde et jusque parmi nous ; c'est une maladie, jusque dans l'Église, de penser qu'on doit construire et entretenir, souvent à grands frais, aussi à grands frais humains, des murs de séparation – murs de la peur, du conservatisme et de l'indifférence, alors qu'« il n'y a pas de peur – de phobie, en grec ! – dans l'amour » (1Jn 4, 18). Mais *l'Église s'édifie, se construit, grâce à la puissance de transformation du Christ, sur des ruines, sur les ruines des murs de séparation*. C'est à ces murs que le Christ, Dieu en Christ par le Saint Esprit, en a ; c'est ces murs qu'il permet de surmonter. Nouvelle naissance de Dieu, nouveaux balbutiements du nom de Dieu, dans l'ébranlement

des fondations, pour autant qu'elles s'avèrent inappropriées, de notre civilisation, aussi des fondations inappropriées de nos Églises, aussi des fondations inappropriées de nos vies personnelles. Puissance de transformation du nom de Dieu, là où il est invoqué et proclamé (en hébreu, le verbe utilisé signifie à la fois invoquer et proclamer). Traces de Dieu, du Dieu vivant et vivifiant, à percevoir, à discerner dans les ruines de notre monde, de l'Église et de nos vies. Dieu y *est* présent et agissant. Nous n'avons pas à l'y mettre. Mais sa présence, les traces de sa présence cherchent leur langage, notre langage, un langage toujours particulier mais ouvert, dans sa particularité, à l'universel.

Chèr-es [...],

Avec nous tous, avec toute l'Église, toute la communauté chrétienne là où vous êtes placé-es et au-delà, et au sein de toute la société humaine telle qu'elle est aujourd'hui, au sein de toute l'humanité, vous êtes appelé-es et habilité-es, chacun-e de vous, par le Christ et en lui, à être missionnaire, monastique et « frère-sœur universel-le » des commencements, des commencements que vous n'avez pas à faire mais laisser se faire, donc « Geburtshelfer », *frère-accoucheur, sœur-accoucheuse*.

Ce ne sont pas là trois idéaux vers lesquels tendre, mais trois points de source – la source, c'est Lui, Dieu en Christ par le Saint Esprit ! – : trois points de source qui sont complémentaires et qui se fécondent réciproquement et auxquels vous puiserez jour après jour la motivation de votre ministère, comme chaque baptisé-e, qui s'affermi dans son baptême, y puise jour après jour, selon la mesure des talents, des charismes, qui lui sont donnés, la motivation de son propre engagement spirituel, personnel et communautaire.

Vous vous dites : il me faudrait être comme un tel ou une telle pour être, pour devenir cela ! Dans « Les frères Karamazov », Dostoïevski parle de Soussia qui aimerait être comme Moïse ou comme Élie ou comme tel autre « grand » de l'histoire sainte. Aliocha lui répond : Soussia, Dieu au dernier jour ne te demandera pas pourquoi tu n'as pas été comme Moïse ou comme Élie ou comme tel autre encore, mais pourquoi tu n'as pas été Soussia.

[...], Dieu ne vous demandera pas au dernier jour – qui est déjà là dans chacun de nos jours – pourquoi vous n'avez pas été comme celui-ci ou comme celle-là, mais pourquoi vous n'êtes pas devenu-es *vous-mêmes*, car à chacun-e de vous, avec vos dons et vos limites, la force sera donnée, dans les bons et dans les mauvais jours, dans les échecs tout comme dans ce qui vous paraîtra gratifiant, une force à la mesure de votre disponibilité à toujours apprendre, à toujours partager avec d'autres et à recevoir d'eux, à durer humblement dans l'épreuve comme dans un temps de gestation jusqu'à ce que le jour nouveau se lève.

« La joie du Seigneur sera votre force ».
(Ne 9, 10)